

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>								

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE, ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

UNE VENGEANCE DE PEAU-ROUGE

PREMIÈRE PARTIE.

II

Le cavalier, si singulièrement interpellé, haussa légèrement les épaules sans cesser de sourire, et huma lentement une bouffée de fumée, qu'il exhala ensuite par la bouche et les narines, et ôtant sa cigarette de ses lèvres :

— Certainement, reprit nettement le cavalier, mon père n'a jamais menti ; d'après ce qu'il m'a dit alors, il fit à plusieurs reprises les plus grands efforts pour éteindre cette haine, sans y réussir.

— C'est vrai ; l'Eclair-Sombre refusa toute entrevue avec son ennemi ; il ne voulut accepter aucunes de ses propositions.



Vous m'avez vaincu, dit l'Indien d'une voix brisée en saisissant avec ses deux mains celle que lui tendait le jeune homme.

— Je crois me rappeler vaguement, dit-il d'un air rêveur, que quelque temps avant sa mort si regrettable, mon malheureux père me parla d'une haine héréditaire existant entre lui et un chef redouté d'une tribu Comanche ou Apache, je ne me souviens pas très bien.

— C'était un chef Comanche, interrompit froidement le Peau-Rouge.

— Soit ; repartit le cavalier, mais, me dit mon père, cette haine remontait à une époque éloignée de nombreuses années bien avant sa naissance, il en ignorait même les causes.

— Peut-être ? dit l'Indien.

— Il fit plus, reprit le cavalier, il ne voulut donner aucune explication sur les raisons qui avaient causé cette haine implacable, qui a fait, depuis près d'un siècle, verser tant de sang. Je ne suis juge ni des actes de l'Eclair-Sombre, ni de ceux de mon père ; cette guerre entre deux familles, si longtemps acharnée, sans que les causes en soient connues, ne saurait être soutenue et continuée par moi ; elle révolte ma loyauté et mes sentiments innés d'honneur ; brisons là, Peau-Rouge, je suppose que c'est la fièvre de vos blessures qui vous fait me parler comme vous l'avez fait ; vous n'avez pas conscience de vos actes, recouchez-vous et essayez de dormir ; demain, si vous avez recouvré votre

raison, nous nous expliquerons franchement, comme deux hommes de cœur ; jusque-là, laissez-moi me livrer à mes pensées.

L'Indien secoua la tête à plusieurs reprises :

— Vous vous trompez, face-pâle, dit-il d'une voix sourde ; la fièvre ne met pas sur mes lèvres les paroles soufflées par ma poitrine ; ma tête est froide, j'ai toute ma raison ; mais mon cœur est couvert d'une peau épaisse contre vous ; ma haine gronde au fond de mon âme, tuez moi donc avant quelle m'aveugle et me rende fou ! Je vous répète que je suis votre ennemi mortel.

— Si vous êtes mon ennemi, je vous plains, Peau Rouge ; répondit le jeune homme toujours souriant ; c'est un compte à régler entre votre conscience et le Wacondah ; quant à moi je ne vous hais pas et je ne veux pas vous haïr ; j'ignore qui vous êtes ; je ne veux pas le savoir ; il me suffit que vous soyez un homme pour que je voie en vous un frère ; j'aurais pu vous laisser dévorer par le Jaguar, je ne l'ai pas voulu ; c'eût été une action lâche et criminelle ; je vous ai doublement sauvé la vie, j'en suis heureux ; je ne céderai donc pas à votre désir insensé ; j'ajoute que tant que nous resterons ensemble, je m'opposerai de tout mon pouvoir à ce que vous essayiez de vous arracher cette vie que je vous ai conservée et qui peut encore vous réserver tant de joie et peut-être de bonheur.

— Oh ! s'écria l'Indien d'une voix rauque, cette vengeance est horrible ! vous ne voyez donc pas que je lutte de toute mes forces contre le mauvais esprit qui est en moi ; vous voulez donc m'obliger à me déshonorer à mes propres yeux en vous assassinant, vous, le dernier vivant de mes ennemis, pour tenir le serment que j'ai fait à mon père et satisfaire ainsi ma vengeance !

Le jeune homme se leva ; une vive expression de pitié était répandue sur ses traits, il fit un pas vers l'Indien, qui se recula en fixant sur lui ses yeux hagards brûlant d'un feu sombre.

— Écoutez-moi, dit-il d'une voix douce, presque affectueuse, puis quand j'aurai parlé vous agirez à votre guise.

— Parlez, votre langue n'est pas fourchue, je le sais ; mes oreilles sont ouvertes.

Le jeune homme se débarrassa de ses armes, qu'il jeta loin de lui, il ramassa le tomawhawck et le conservant dans sa main :

— Je vous l'ai dit et je le répète, j'ignore absolument quelles sont les causes de la haine implacable que vous portez à ma famille ; je ne veux pas rechercher si les faits qui se sont passés, vous ont été rapportés selon la vérité et la justice ; de même que les villes, les bois sont remplis de langues menteuses et d'esprits jaloux et envieux ; j'ignore qui de votre famille ou de la mienne a eu les premiers torts ; après un siècle la vérité est presque impossible à découvrir ; laissons cela, vous m'avez vu à l'œuvre, vous savez donc que je suis brave et que la mort ne saurait m'effrayer ; de plus, vous admettez que s'il me plaisait de me défendre contre vous cela me serait facile pour une foule de raisons !

— C'est vrai, vous êtes brave, autant qu'il est possible à l'homme le plus vaillant de l'être, de plus...

— Eh bien, interrompit le jeune homme, écoutez bien ceci : Moi, don Pedro de Luna y Montiel, j'ai suivi avec la plus sérieuse et la plus douloureuse attention, la lutte que depuis une heure vous soutenez contre vous-même ; j'ai compris toutes les hésitations de votre cœur généreux, entre la reconnaissance que vous me devez et la haine que je vous inspire ; je n'ai pu m'empêcher de vous admirer ; je me suis dit qu'il fallait que votre

conviction fut bien profonde de la justice de votre haine pour que plutôt que d'être ingrat, vous m'ayez ainsi, par un élan sublime de générosité, remis cette arme, en m'ordonnant presque de vous tuer, afin de vous éviter un crime horrible.

— Oh ! s'écria l'Indien en cachant sa tête dans ses mains, en même temps qu'un sanglot déchirait sa poitrine.

— J'ai compris que jusqu'à preuve du contraire, satisfaction pleine et entière devait être donnée à tant d'héroïsme, continua doucement le jeune homme. Chef, ou qui que vous soyez, bien que personnellement innocent des crimes qui ont pu être commis, je reconnais hautement que dans cette haine qui nous divise, tous les torts en apparence, ont d'abord été du côté de ma famille ; je vous en fais les excuses les plus franches et les plus oyaies ; je vous prie de nous les pardonner comme je pardonne à vous et aux vôtres le mal que, depuis tant d'années, vous nous avez fait ; maintenant, reprenez cette arme ; je suis devant vous sans défense, vehgez-vous, ou serrez cette main que je tends vers vous, en preuve d'oubli complet et d'amitié sincère.

Et en même temps qu'il lui présentait de la main gauche le tomawhawck, il lui tendit la droite avec un laisser-aller charmant.

— Vous m'avez vaincu, don Pedro s'écria-t-il d'une voix brisée en saisissant avec ses deux mains celle qui tendait le jeune homme ; votre cœur est généreux, pardonnez-moi vous aussi, je vous en supplie ; hélas ! je ne suis qu'un Indien ignorant, mais j'ai un cœur aussi ! cette vie que vous avez sauvée vous appartient désormais, j'ai été bien coupable envers vous ; oh ! je réparerai mes torts ! laissez-moi vous aimer, mon ami, mon sauveur, mon frère !

— Je vous crois et j'accepte, mon frère ! dit le jeune homme avec un beau sourire.

— Un jour viendra où vous ne me vaincrez pas en générosité ; nous sommes frères, vous l'avez dit.

— Et je le répète du fond du cœur. C'est bien ; je me nomme Pedro, et vous ?

— L'Oiseau-de-Nuit.

— Eh quoi, vous êtes l'Oiseau-de-Nuit, le chef si justement redouté des Comanches-Bisons et le Sagamore de la confédération des Comanches des prairies !

— Oui, et vous pouvez maintenant ajouter votre frère ; je vous conduirai dans ma tribu et je vous ferai connaître par mes guerriers et mes jeunes hommes comme un fils adoptif des Comanches.

— Et votre frère, Oiseau-de-Nuit.

— Oui, Pedro, mais ce nom espagnol ne vous convient pas parmi nous.

— Choisissez-en un vous-même ; de vous, je l'accepterai avec joie.

— Votre œil est infallible, la balle échappée de votre fusil atteint toujours le but, votre courage dépasse toute limite, vous vous nommerez le Souffleur-de-Feu.

— Va pour le Souffleur-de-Feu ; répondit don Pedro en riant ; échangeons nos poignards, frère.

— Voici le mien, dit l'Oiseau-de-Nuit.

— Et le mien, répondit le jeune homme.

Le chef Comanche se piqua légèrement le bras gauche, le sang jaillit, il le recueillit dans un gobelet.

— A vous, dit-il.

Don Pedro l'imita et comme lui fit tomber quelques gouttes de sang dans le gobelet ; l'Indien le romplit d'eau, remua le

gobelet, bu la moitié de son contenu et le passa à l'Espagnol qui le vida d'un trait.

— Nous avons échangé nos armes et mêlé notre sang, maintenant nous sommes véritablement frères, dit le chef indien.

Don Pedro et l'Oiseau-de-Nuit, s'assirent ou plutôt s'accroupirent devant le feu, et ils fumèrent.

Il y eut un assez long silence ; les deux fumours semblaient absorbés dans leurs pensées.

Au dehors, le temps était affreux, le tonnerre grondait sans interruption ; la pluie tombait avec force ; des éclairs verdâtres sillonnaient les nues et le vent sifflait avec des plaintes presque humaines.

Le chef indien, son calumet fumé, alla se jeter sur le morceau de feuilles préparé pour lui, et bientôt il s'endormit.

Don Pedro demeura une heure encore absorbé dans ses pensées, puis, succombant enfin à la fatigue, il s'enveloppa dans son manteau et s'étendit près du feu, qu'il avait eu soin d'arranger pour qu'il brûlât pendant toute la nuit.

Bientôt tout dormit dans la caverne.

Lorsque don Pedro s'éveilla, un rayon de soleil éclairait l'intérieur de la grotte, les deux peaux de Jaguar étaient étalées sur le sol, et avaient été soigneusement frottées avec du sel et de la cendre ; la carcasse du Jaguar tué dans la caverne avait disparu, le chef indien s'occupait aux préparatifs du déjeuner.

Diamant, assis sur son train de derrière, semblait surveiller avec un grand intérêt ces apprêts culinaires.

— Mon frère a bien dormi ? demanda le chef dès qu'il s'aperçut que le jeune homme avait ouvert les yeux.

— Oui, répondit celui-ci, mon sommeil a été profond comme la mort : la tempête m'a bercé sans doute ; mais, ajouta-t-il en souriant, j'ai un reproche grave à vous adresser, Chef, vous avez commis une grande imprudence, blessé comme vous l'êtes, de vous être livré aux rudes travaux du dépouillement du Jaguar, et surtout du crochetage et du frottage de ces peaux.

— Bon ! répondit le Peau-Rouge d'un ton de bonne humeur, l'Oiseau-de-Nuit n'est pas une femme, ses blessures sont guéries ou peu s'en faut ; que mon frère pâle regarde mieux, j'ai chassé, moi aussi.

Et il lui désigna du doigt un Opossum pendu aux parois de la caverne et qu'il avait tué avec une flèche ; une partie de l'animal rôtiissait devant le feu.

Don Pedro sourit et serra la main du Chef en lui disant gaiement.

— La journée commence bien, j'espère que nous passerons encore quelques heures ensemble avant de nous séparer.

— Nous ne pouvons pas nous quitter avant de bien nous connaître, répondit l'Oiseau-de-Nuit sur le même ton ; nous sommes frères, nos intérêts sont communs, nous ne devons donc plus avoir de secrets l'un pour l'autre.

— Il est surtout important que nous sachions quels sont nos ennemis, afin de déjouer dans l'avenir les sombres machinations dont sans doute ils essayeront de nous rendre victimes.

— A la bonne heure, reprit le chef, les ennemis connus ne sont plus à craindre.

Les deux hommes échangèrent une cordiale poignée de mains, s'accroupirent l'un en face de l'autre sur le sable de la caverne, et commencèrent leur repas avec un entrain très menaçant pour les vivres placés devant eux.

Diamant, en chien bien élové, se tenait sur son train de derrière auprès de son maître et suivait, avec un grave intérêt, chaque mouvement de celui-ci, mais sans lui rien demander, sachant fort bien qu'une part convenable lui serait réservée dans ce plantureux repas.

Les premiers moments furent silencieux, les deux hommes avaient grand appétit ; cependant, lorsque le quartier « d'Opossum » grillé eut été rongé jusqu'à los, la conversation s'engagea, d'abord sur des sujets indifférents comme cela arrive toujours ; mais elle ne tarda pas à devenir sérieuse à la suite d'une question adressée par le Peau-Rouge au Mexicain.

— Frère Pedro, dit-il, est-ce au Presidio del Norte que vous vous rendez, ou bien traversez-vous le Rio-Grande ?

— Je n'en sais rien encore, répondit le jeune homme, mais avant tout laissez-moi vous apprendre, si vous ne le savez pas, que, depuis bien longtemps déjà, je ne porte plus mon nom de famille.

— En effet, je l'ignorais ; répondit le chef avec surprise ; quel nom portez-vous donc ?

— Un nom bien simple, Luis Perez.

— Luis Perez ! s'écria l'Indien avec surprise ; vous vous nommez Luis Perez ?

— Je vous l'ai dit.

— Singulier hasard !

— Comment ? de quel hasard parlez-vous ?

— De celui qui vous a fait précisément choisir ce nom, au lieu de tout autre.

— Le hasard n'est pour rien dans cette affaire ; ce nom a tout au contraire été choisi exprès par mon père, quand il a jugé prudent de cacher notre nom véritable ; du reste, ce nom nous appartient aussi, et nous avons par conséquent le droit de le porter.

— Le nom de Luis Perez vous appartient ? demanda l'Indien avec une surprise croissante.

— Certes, et vous allez le comprendre ; ce nom appartenait à une de mes aïeules qui se nommait dona Luisa Perez de Sandoval, et dont le souvenir s'est conservé dans notre famille entouré d'une auréole de vertu qui nous l'a rendu cher ; mon père, quand il fut contraint de cacher son nom, prit comme une égide, un bouclier, le nom de cette noble femme, seulement il le modifia légèrement.

— Oui, Luisa devint Luis.

— Et Sandoval disparut, ce nom, jadis célèbre, aurait pu trahir l'incognito de mon père en attirant sur lui l'attention, lorsqu'il avait un aussi grand intérêt à se cacher au milieu de la foule, dans une obscurité complète.

— Oui, oui, je comprends, et peut-être la famille Sandoval aurait trouvé mauvais que votre père prit ce nom.

— Nullement, pour deux raisons : la première que nous l'avons toujours ajouté au nôtre.

— Votre père ne se nommait-il pas don Pancho de Luna y Montiel ?

— Oui, don Pancho de Luna y Montiel de Sandoval.

— Je l'ignorais ; peut-être si je l'avais su !... mais quelle est la seconde raison ?

— Tout simplement que la famille de Sandoval est éteinte depuis plus d'un siècle ?

— Ah ! fit-il avec un accent singulier, la famille est éteinte depuis un siècle ?

— Davantage, malheureusement.

— Pourquoi, malheureusement ?

— Parce que c'était une vieille et noble famille, de race Inoas, fort puissante et fort respectée dans tout le Mexique, et à laquelle bien que nous fussions descendants directs du fameux « Cabeza de Vaca, » nous tenions à grand honneur d'être alliés de très près.

— Par dona Luisa de Sandoval, sans doute ?

— Précisément ; mais qu'avez-vous donc, mon ami ? pour quoi vous levez-vous ?

— Je ne sais, une indisposition subite, excusez moi, don Luis ; laissez-moi respirer un peu l'air du dehors.

— Vous m'inquiétez, mon ami !

— Rassurez vous, cela ne sera rien ; je me sens mieux déjà. Et il se hâta de quitter la caverne.

Le jeune homme demeura seul, fort étonné de ce singulier incident auquel il ne comprenait rien.

Presque aussitôt le Chef reparut, et se rassit comme si rien ne s'était passé d'extraordinaire.

— Mangeons, dit-il gaiement, avec un rire trop affecté pour être vrai, c'est fini, me voici tout à vous.

Le repas continua.

— Ainsi, mon cher don Luis, reprit l'Indien...

— Pardon, interrompit le jeune homme, vous pouvez me nommer Pedro, entre nous, cela ne saurait avoir d'inconvénient.

— C'est vrai, mais je préfère vous nommer Luis ; si je m'habituais au nom de Pedro, il m'arriverait peut-être de le laisser échapper devant des étrangers, et peut être, dans certaines circonstances, cela aurait-il de grands inconvénients pour vous.

— C'est juste, va donc pour Luis ; mais dites moi, frère, comment se fait-il que vous ayez si brusquement déchiré mon incognito, dont je me croyais si assuré ?

L'Indien sourit.

— Je vous ai vu plusieurs fois, en différents endroits, car je voulais bien vous connaître et ne pas me tromper dans la vengeance que je méditais contre vous ; alors vous n'étiez pas au Mexique et vous portiez votre nom véritable, n'ayant aucunes raisons pour le cacher.

— Voilà qui est extraordinaire, dit le jeune homme ; j'avoue que je ne me rappelle pas vous avoir vu déjà, bien qu'il me semble avoir entendu votre voix sans que je puisse dire en quelles circonstances.

— C'est que vous et moi, frère, nous portons d'ordinaire un masque dont, à cause de notre intimité nouvelle, nous commençons à dénouer les cordons, afin de nous laisser réciproquement voir et examiner nos visages.

— Oiseau-de-Nuit, le bien nommé, dit le jeune homme en riant, vous n'êtes pas l'homme que vous semblez être ?

— Que voulez vous, don Luis, quand on joue un rôle, encore faut-il le jouer le moins mal possible ; n'ayant plus de raisons pour nous tromper l'un l'autre, nous avons renoncé à la feinte et à la dissimulation ; nos costumes jurent forcément avec cette nouvelle attitude que nous avons prise ; mais ne vous en plaignez pas, mes franches paroles sont pour vous une garantie certaine de ma loyauté.

— Je ne songe pas, Dieu m'en garde, à la mettre en doute ; seulement, sauf avis contraire de votre part, il me semble que le moment est venu pour nous de laisser complètement tomber nos masques et de nous faire mutuellement nos confidences à visage découvert.

— Peut-être vaudra-t-il mieux qu'il en soit ainsi, frère, mais ces confidences doivent être faites sans réticences.

— Quant à moi, je n'ai rien à cacher à un ami comme vous ; je vous promets de tout dire.

— Je n'hésite pas à vous faire la même promesse.

— Notre repas est terminé ; il est à peine huit heures du matin, si vous n'êtes pas plus pressé que moi, Chef, rien ne s'oppose à ce que nous nous donnions réciproquement cette satisfaction, nous ne nous remettons en route qu'à la « tarde, » après la Siesta, vers quatre heures du soir.

— Et peut-être ferons-nous route ensemble, don Luis ?

— Je ne dis pas non, seulement, si désert et si ignoré que soit l'endroit où nous sommes, je vais avec votre permission pousser une reconnaissance dans ces souterrains en compagnie de Diamant, tout en fumant mon cigare ; le passage par lequel s'est introduit cette nuit le Jaguar, pourrait, à notre insu, servir à d'autres bêtes féroces beaucoup plus redoutables ; j'ai plus pour des fauves à deux pieds que des autres.

— Faites ; on ne saurait être trop prudent, un proverbe indien dit que les arbres ont des yeux et les feuilles des oreilles ; moi, pendant ce temps, je remettrai tout en ordre ici, ajouta-t-il en souriant.

Don Luis choisit un puro dans un élégant porte-cigares en paille de goyaquil, l'alluma, prit son fusil, siffla Diamant et s'enfonça dans une des galeries de la caverne, après avoir dit à l'Indien ces deux seuls mots :

— A bientôt.

Cette grotte ou plutôt ce souterrain était immense ; de nombreuses galeries s'enfouaient profondément sous terre et allaient à une grande distance déboucher dans différentes directions, le jeune homme en reconnut plusieurs qui étaient éclairés par d'innombrables fissures imperceptibles percées dans la voûte élevée.

— Je reviendra, murmura-t-il en consultant sa montre, cette caverne peut un jour m'être utile. Qui sait ce que me réserve l'avenir ? Mais il est temps de rejoindre mon problématique compagnon.

Le Mexicain promena un dernier regard autour de lui, et allumant un nouveau cigare, il revint sur ses pas.

(A SUIVRE.)

Commencé le 1er Janvier 1882 — (No. 106.)

Carle Vernet, revenant de Marseille, se trouva dans le coche avec un gros monsieur d'apparence rustique, et dont la physionomie semblait prêter à la « charge. »

Comme les voyageurs étaient descendus pour monter une côte à pied, le peintre sauta un fossé sur le bord de la route, puis, se retournant vers le gros monsieur :

« Sauteriez-vous comme cela, vous ? » lui demanda-t-il en riant.

L'autre ne répondit rien.

« Je vous en défie bien, continua Vernet.

— Alors je vais essayer, dit le monsieur ; mais parions quelque chose : un déjeuner, par exemple.

— Volontiers ! »

Le gros homme prit son élan au milieu des éclats de rire des spectateurs ; il s'élança lourdement, gauchement, mais il franchit le fossé.

« Bravo ! » cria-t-on.

Vers le soir, nouvelle côte, nouveau fossé, mais plus large que le premier ; nouveau saut du peintre, nouveau défi.

L'autre se fit prier.

« Vous me devez une revanche ! — Une revanche, soit ! — Alors nous parions le dîner ? — Parbleu ! »

Le pauvre homme parut faire un effort gigantesque. Il s'y reprit à deux fois, mais il sauta encore.

À cette époque, on mettait cinq jours pour aller de Paris à Marseille, ce fut pendant cinq jours la même chose.

À la fin, le gros monsieur franchissait des fossés de six mètres de large.

Le peintre était exténué, dépité, furieux.

« Monsieur, lui dit son adversaire, en prenant congé de lui, je vous remercie de m'avoir si bien nourri durant ce petit voyage, et j'espère que vous voudrez bien assister à mes débuts.

— Comment ! à vos débuts ?

— Oui, monsieur, je suis engagé comme premier paillasse chez Nicolet, et je joue ces jours-ci.

— Un peu... au commencement. Dame, bourgeois, j'ai voulu faire comme chez mon maître, de plus fort en plus fort !... »

UN ÉCHAPPÉ DE LA BASTILLE

OU

EXILI L'EMPOISONNEUR

VI

LE PACTE DE LA MORT.

— Oh ! dit l'Italien, regardez, examinez, soulevez ce bras raidi ; posez votre main sur ce cœur qui a cessé de battre, plongez votre regard dans ce regard atone, et dites-moi si ce n'est pas un cadavre que vous avez sous la main ?

Le chevalier avait suivi toutes les indications de son maître ; bientôt il sentit que les mains du malheureux geôlier se refroidissaient.

Il se releva alors, et ce fut d'une voix presque épouvantée qu'il s'écria :

— Vous vous trompez, Exili, cet homme est bien mort ; vous l'avez tué !

— Je pourrais, continua l'Italien impassible, le laisser ainsi impuement trente heures encore.

Oui, j'ai fait cette expérience plusieurs fois. J'ai pu ainsi suspendre la vie pendant près de deux journées et ressusciter pour ainsi dire des morts.

Attendre davantage est imprudent, je m'en suis convaincu par mainte expérience.

— Est-ce donc ainsi que mourra Hanyvel ?

— Oui, plus promptement encore. Deux minutes après être tombé, il aura cessé de vivre ; car la dose sera infiniment plus forte, et tout mon art ne pourrait rallumer l'étincelle de la vie lorsqu'elle est éteinte.

— Mais les médecins ! si on avait des soupçons, si la famille exigeait l'autopsie ?

— Les médecins découvrirait qu'il est mort de la rupture d'un des vaisseaux du cœur.

— Mais si on analyse le reste du vin contenu dans son verre ?

— Eh ! ne vous l'ai-je pas dit cent fois, mes élixirs peuvent défier toutes les recherches ; n'ai-je pas vu cent fois les plus habiles chimistes de l'Italie essayer vainement les vins que madame Olympia servait à ses hôtes, vins exquis qui donnaient la mort ?

— Et ils ne trouvaient rien ?

— Rien.

Il y eut un long silence entre les deux complices. Un infernal orgueil éclairait la figure de l'Italien, Sainte-Croix était anéanti, écorcé.

— Quant à cet homme étendu là, reprit Exili, seul, je puis le tirer du néant où je l'ai plongé, seul. Le scalpel des chirurgiens déchiquetant ses chairs, ne l'éveillerait pas.

Exili prit alors dans l'armoire secrète partiquée dans le mur, un flacon plein aux trois quarts d'une liqueur rougeâtre.

— Regardez-bien, chevalier, dit-il.

L'Italien souleva alors la tête du malheureux guichetier et la plaça sur ses genoux, à l'aide d'un couteau, il lui desserra les dents et fit glisser dans sa bouche cinq ou six gouttes du liquide.

Le geôlier fit un mouvement.

Exili laissa s'écouler quelques minutes et recommença la même opération.

Cette fois, le pauvre porte-clefs ouvrit les yeux.

— Quo m'est-il arrivé ? demanda-t-il après un moment.

— Rien de grave, mon ami, répondit l'Italien.

Et, s'adressant à Sainte-Croix :

— Soutenez donc à votre tour ce pauvre homme, que j'achève de le remettre sur ses pieds.

Sainte-Croix obéit, et son compagnon ayant rempli d'eau un gobelet et y ayant versé la moitié de ce qui restait de liquide dans le flacon, le présenta au geôlier en lui disant :

— Buvez, mon brave, voici qui vous remettra.

— Ah ! merci, mon gentilhomme, fit-il quand il eut bu ; je me sens mieux, j'ai la tête encore bien lourde, pourtant, et il me semble que j'ai le feu dans la poitrine.

— Ce ne sera rien, reprit Exili, il faudra simplement vous faire tirer quelques palettes de sang.

— Vous croyez, monsieur ?

— J'en suis sûr. Vous pouvez vous flatter, par exemple, d'avoir du bonheur ; si une chose semblable vous était arrivée dans un autre cachot, vous étiez perdu.

— C'est pourtant vrai, fit le guichetier en frissonnant à cette idée, le médecin de la Bastille habite Versailles ; avant qu'il soit prévenu, on a le temps de mourir dix fois.

— C'est fort rassurant pour les prisonniers, objecta Sainte-Croix.

— Oh ! monsieur ! vous n'avez rien à craindre, vous ; votre ami n'est-il pas là ? il vous sauverait comme il vient de me sauver moi-même.

Prenant alors la main d'Exili et la portant à ses lèvres :

— Soyez béni, monsieur, continua-t-il ; je vous devais déjà la vie de ma femme, aujourd'hui je vous dois encore la mienne. Quoi que vous me demandiez, soyez sûr que je le ferai.

Excepté de ce qui est pour s'évader, toutefois, vu que mon aide ne vous servirait à rien et me ferait certainement perdre ma place.

— C'est bien, c'est bien, dit l'Italien ; allez, mon ami, on pourrait mal interpréter votre absence.

— Je vous quitte, monsieur, mais laissez-moi vous remercier encore. Ah ! quand je pense qu'il y en a qui disent comme ça que vous êtes un empoisonneur ! Faut-il que le monde soit méchant !

Et le porte-chefs s'éloigna, laissant Exili triomphant et Sainte-Croix confondu.

Le surlendemain, ce même geôlier tira à part l'Italien.

— Monsieur, lui dit-il, j'ai trouvé moyen de risquer ma place pour vous.

— Comment cela ?

— En me chargeant d'un billet pour votre ami, M. de Sainte-Croix.

— Qui vous l'a remis ?

— Un homme que je ne connais pas. Il m'a donné en même temps dix pistoles. Je les ai prises, mais je les lui rendrai si vous me le dites.

— Tu peux les garder, mon brave, mais ce billet.

Le géôlier regarda de tous côtés, comme s'il eût redouté l'espionnage des murailles, et, rassuré par son examen, tira de sa poche un petit billet soigneusement roulé, de manière à réduire le papier à son plus mince volume, il le remit à celui qu'il n'appelait plus que son sauveur, et s'enfuit en courant.

— Des nouvelles de Penautier, chevalier ! s'écria Exili ; bonnes nouvelles.

— Donnez, donnez ! dit Sainte-Croix, donnez. . .

Il déroula le billet. Il n'y avait que ces mots :

« Notre bel amie a daigné se charger de remplir la coupe du festin. Il l'a vidée jusqu'à la dernière goutte, tout est bien. On espère bientôt revoir son cher prisonnier. »

— Malédiction ! s'écria Sainte-Croix. Cet infâme Penautier a chargé la marquise d'empoisonner Hanyvel. Il avait peur, le lâche ! Et elle, elle, c'est par amour pour moi qu'elle a consenti. . .

— Où est le malheur ? demanda doucement Exili.

— Souiller la main de cet ange ! flétrir d'un crime une âme aussi belle !

— Vous déraisonnez, mon ami ; ne faut-il pas que la marquise s'exerce ?... Vous aurez besoin de son aide le jour où vous vous attaquerez à M. Dreux d'Aubray et à ses fils.

— Soit ! Nous voici quatre maintenant unis par le pacte terrible du sang.

Tu m'appartiens, Penautier, et ce billet que dans ta joie tu as eu l'imprudence de me faire parvenir, après avoir eu la folie de l'écrire de ta main, ce billet te livre à moi ; tu m'appartiens, Penautier, et désormais ma volonté devra être la tienne, si tu ne veux pas que je te perde ; car, par la mort de Dieu ! j'en ferais, fallût-il pour cela me perdre moi-même.

— Je croyais Penautier plus habile, dit Exili en hochant la tête. Mais cet événement me décide. Maintenant, une fois hors d'ici, les ressources pour quitter la France ne nous manqueront pas.

— Que voulez-vous dire ?

— Rien, sinon que l'heure est venue, je crois, de notre liberté.

A ce mot de liberté qui résume à lui seul toutes les pensées, toutes les inspirations du prisonnier, Sainte-Croix ne put retenir une exclamation.

— Nous pourrions être libre ! s'écria-t-il.

— Je le crois.

— Cependant, maître, vous m'avez répondu cent fois que vous aviez renoncé à votre liberté.

— Je vous ai répondu que l'heure n'était pas encore arrivée ; aujourd'hui c'est autre chose.

Je vous ai appris tout ce que je pouvais vous apprendre ici ; jussè-je vous faire honte, maintenant votre science est assez grande pour que vous puissiez poursuivre seul des études commencées ensemble.

Je vous ai livrés les secrets que j'avais pieusement reçus de mon maître, et si je ne vous ai pas dit le dernier mot, c'est qu'après vous avoir éprouvé dans le malheur, j'ai besoin de vous voir à l'œuvre dans la prospérité.

Trouvez-vous que cette année d'épreuves et d'études a été perdue pour vous ?

Pour toute réponse, Sainte-Croix serra les mains du vieil alchimiste.

— Elle ne le sera pas non plus pour l'humanité, je l'espère, continua Exili, car vous êtes bien l'homme que j'avais vainement cherché jusqu'à ce jour.

Un infernal sourire plissa les lèvres minces du terrible empoisonneur, tandis qu'il prononçait ces mots.

Si convaincu qu'il fût par d'abominables théories, par des déclamations insensées, le chevalier ne put s'empêcher de frissonner.

— Non, je n'ai jamais renoncé à ma liberté, reprit Exili après une pause, mais j'ai su attendre par dévouement pour la science.

Autrefois, d'ailleurs, j'espérais pour vous et pour moi, on ceux qui, depuis que je suis ici, ont utilisé ma science ; ils sont assez puissants pour me faire ouvrir les portes...

— Et aujourd'hui ?

— Sans doute, ils croient pouvoir se passer de moi ; peut-être même souhaitent-ils ma mort. Nous saurons nous passer d'eux.

— C'est une évasion alors, que vous voulez tenter ?

— Vous l'avez dit, chevalier.

Sainte-Croix demeura immobile et rêveur ; mais sur son front et dans ses yeux, Exili pouvait lire, comme dans un livre ouvert, toutes les pensées qui remuaient son âme.

Il récapitulait tous les obstacles qui s'opposait à une fuite. Une à une, il comptait toutes les précautions prises pour que la Bastille ne rendit jamais sa proie, géôliers, sentinelles et murailles, et il se demandait ce que pouvaient contre tant de barrières deux pauvres prisonniers.

Cette récapitulation, bien souvent déjà il l'avait faite, et à chaque fois il s'était répondu : impossible.

Cette fois encore, il arriva à cette désolante conclusion aussi est-ce avec un morne découragement que, répondant plutôt à ses pensées qu'aux paroles de son compagnon, il s'écria :

— S'évader ! inutile et cent fois folle tentative !

— Non, dit Exili d'une voix ferme, non, quand on a pour soi une chance contre cent.

— Mais cette chance, cette chance unique, l'avons-nous ?

— Je l'ai.

— O mon Dieu ! murmura le chevalier transporté jusqu'au délire à cette idée, mon Dieu ! faites que nous réussissions !

— Peut-être, mon cher élève, avez-vous tort d'invoquer Dieu en cette affaire. Il serait assez de son intérêt que nous ne sortissions jamais d'ici.

Exili prononça ces paroles d'un ton de mépris impossible à rendre, et, en appuyant sur les mots : « Mon cher élève, » l'empoisonneur, qui invoquait le génie du mal, affectait de ne pas croire en Dieu.

Sainte-Croix rougit. Il croyait digne de son orgueil d'égaliser son maître en tout ce qu'il pouvait y avoir d'abominable en lui.

— Je vois, dit-il d'une voix sourde, que vous m'avez voulu donner une fausse joie ; il vous a plu d'éprouver la force de mon caractère : c'est une triste expérience que vous venez de faire là.

— Vous ai-je donc jamais trompé ? répondit sévèrement Exili. Croyez-vous donc que, depuis mon emprisonnement, j'aie perdu de vue une seule minute ma liberté ?

Vous étiez libre encore quo déjà mon plan était fait. Son invraisemblance même est un élément de succès ; et voilà pourquoi je vous dis : « Espérez ; voilà pourquoi je vous répète : Nous avons une chance pour nous.

— Oh ! parlez, je vous en conjure, exclama le chevalier haletant, parlez, dit-moi vos projets ; vos espérances, vos espérances plutôt !

L'Italien ne répondit pas.

S'arriant d'une espèce de oiseau fabriqué avec le manche en fer d'un ustensile de cuisine dérobé au gûchetier, il alla s'agenouiller au pied du mur contre lequel était adossée la couchette de Sainte-Croix.

Pendant quelques instants, il examina l'emplacement, et, ayant enfin trouvé ce qu'il cherchait, il commença à gratter le ciment qui unissait les carreaux en cet endroit.

Sainte-Croix remarqua quo ce ciment, loin de se pulvériser sous l'instrument, se détachait en bandes longues et minces.

Il se pencha à son tour pour se rendre compte de ce phénomène, et il vit alors quo ce qu'il avait pris pour du mortier était simplement de la mie de pain.

— Oh ! dit-il joyeusement, notre besogne, je le vois, sera singulièrement simplifiée !

L'Italien sembla n'avoir pas entendu la remarque de son compagnon.

Il travaillait avec une fébrile activité. Déjà cinq ou six carreaux, soulevés avec les plus grandes précautions, venaient de mettre à jour les briques de champ et les voliges de chêne qui les soutenaient.

Exili dérangea quelques-unes de ces briques descellées à l'avance, et, déplaçant une poutrelle, ménagea une ouverture assez large pour qu'un homme pût y passer aisément.

Alors, avec une agilité qu'on n'est certes pas attendu de son âge, il se glissa par l'étroite issue en faisant signe à son compagnon de le suivre.

Tous deux se trouvèrent alors dans une sorte de soupente ménagée entre le plafond inférieur et le plancher de leur cachot.

Cet espace était assez grand pour qu'un homme pût s'y tenir, seulement en se courbant un peu.

— Comment diable ! dit Sainte-Croix, M. de Baisemeaux, qui est si embarrassé de ses locataires, n'a-t-il pas encore songé à utiliser ce réduit en y installant deux ou trois prisonniers.

— Il est probable qu'il ignore l'existence de cette soupente, ménagée il y a longtemps, sans doute, pour diminuer la hauteur d'étage de la prison située au-dessous, occupée par quelque prisonnier d'importance. Mais regardez, chevalier.

Exili venait, avec de grandes précautions, de détacher de son alvéole une grosse pierre noircie par la fumée.

— Oui, dit le chevalier, par là il serait facile de s'introduire dans le conduit de la cheminée ; mais le conduit ne nous mènerait-il pas simplement dans quelque autre cachot ?

— À cet égard, vous pouvez vous rassurer ; mais remontons ; à cette heure, on pourrait nous surprendre ; maintenant je puis vous expliquer mon plan.

Et il replaça la pierre.

Tous deux, avec quelque peine, regagnèrent leur cachot. La volige et les briques furent remises dans leur état primitif ; les carreaux soigneusement ajustés et les interstices de nouveau bouchés avec de la mie de pain.

Exili s'assura quo nul ne pouvait s'apercevoir du travail qui avait eu lieu ; pour plus de sûreté, il répandit en cet endroit

une poignée de poussière, et seulement alors il parut disposé à reprendre sa confiance.

Je vous écoute, maître, dit Sainte-Croix, que l'impatience devrait.

— Sans doute, commença l'Italien, vous savez quo la « chambre de la question » est située au rez-de-chaussée de la tour que nous occupons ?

— Jo l'ignorais.

— Jo fis, moi, cette remarque, si heureuse pour nous, dès le second jour de mon entrée à la Bastille ; car on avait eu l'idée de me torturer un peu pour m'arracher quelques confidences.

— Eh quoi ? mon ami, on vous appliqua le question !

— Hélas ! oui, chevalier, mais d'une façon fort douce, je vous jure. On voulait des révélations ; je parus fort disposé à en faire. Jernais patient n'eut langue si bien déliée.

Sainte-Croix regarda Exili d'un air singulièrement étonné.

— Comment ! dit-il, vous, toujours si fort, vous vous êtes senti faible à l'approche de la douleur ?

L'Italien ne répondit que par un sourire à la question de son jeune compagnon.

— Les juges, continua-t-il, me voyant si bien disposé à parler, furent saisis d'une épouvante vraiment extraordinaire.

— Que pouvaient-ils donc craindre ?

— Peu de chose : seulement d'entendre mes réponses.

— Quo vous demandaient-ils donc ?

— Les noms des personnes qui m'étaient venues visiter depuis mon arrivée en France.

— Oui, je comprends.

— Véritablement, l'inquiétude de ces pauvres juges me faisait pitié.

Leur bouche m'interrogeait, leurs yeux me commandaient le silence.

Peut-être vous sera-t-il donné un jour de voir un tribunal interroger en tremblant un accusé, et redouter ses réponses plus qu'il ne redoute ses questions ; c'est ce qui m'arriva, et c'est l'histoire de tous ceux qui se sont trouvés mêlés aux intrigues intimes de la cour.

Les grands, en général, aiment peu les hommes que le hasard ou la curiosité a rendus maîtres de leurs petites histoires, et je sais, moi, pas mal de secrets fort dangereux à porter.

— Jo m'explique, dit Sainte-Croix, qu'on aime à vous sa voir en lieu sûr. La Bastille garde les secrets.

— Ce fut tout à fait l'avis de mes juges ; mais ils préférèrent ne pas partager mes secrets, dans la crainte de partager aussi une prison ; et comme je réussis à leur persuader que je parlerais à la première douleur de la torture, ils y allèrent avec infiniment de précaution.

— Ah ! s'écria Sainte-Croix, en se frappant le front, tout m'est expliqué maintenant.

— Quo donc ?

— La longueur de ma captivité, les difficultés qu'éprouvent mes amis lorsqu'ils sollicitent ma liberté.

— Que voulez-vous dire ?

— Oui, c'est bien cela, continua le chevalier en repoussant son compagnon avec une sorte d'horreur ; on sait que je partage votre cachot, ou peut croire qu'ensemble nous avons remué la cendre de vos souvenirs ; qui sait ! M. de Baisemeaux s' imagine peut-être que vous m'avez confié tous vos secrets, et votre amitié me condamne comme vous à une prison éternelle.

— Enfant, répondit l'Italien d'un air de pitié, les choses

dont je vous parle passent bien au-dessus de la tête de M. le gouverneur de la Bastille ; pour lui, je ne suis qu'un fou peu dangereux.

Non, votre captivité ne viendrait pas de là, mais bien plutôt de Penautier, qui, s'il était un homme habile, devrait à tout jamais vous laisser ici.

— Oh ! si je le croyais !

— Mais peu importe, puisque avant peu nous serons libre. Donc, écoutez-moi.

Tandis qu'on me torturait avec toute la douceur imaginable et qu'on faisait semblant de me serrer les pieds dans les « brodequins », je pus examiner à loisir la chambre où je me trouvais.

Dans le fond, je remarquai une espèce de fourneau de forge où l'on faisait chauffer les fers. On y fait grand feu quelquefois par conséquent, je me dis que le conduit pour la fumée devait être fort large et allait directement jusqu'au toit. Je calculai ensuite que le mur contre lequel était adossé ce fourneau devait correspondre à l'un des murs de ma prison.

— Alors, c'est ce conduit que nous venons de voir ?

— Précisément. Mais, comme bien vous pensez, je ne trouvai pas du premier coup.

Vainement, pendant plus de huit jours, j'interrogeai tous les murs, je sondai toutes les pierres, les unes après les autres, à la hauteur de notre étage ; en effet, le conduit fait un coude brusque, de telle sorte que si la soupente entre les deux plafonds n'eût pas existé, toutes mes espérances étaient évanouies, car déjà sur ce conduit, j'avais, par la pensée, bâti un plan d'évasion.

— Mais cette soupente, qui vous la fit découvrir ?

— Le hasard. Appelé au Greffe un jour, je vis ouverte la porte du cachot situé au-dessous du nôtre ; j'aperçus le plafond.

Instinctivement j'en mesurai la hauteur ; puis, ayant compté les marches pour remonter ici, j'en arrivai à me convaincre qu'il devait y avoir un grand espace vide. La nuit même je me mis à l'œuvre, je descendais les carreaux et bientôt j'eus trouvé ce que je cherchais.

— Mais, objecta Sainte Croix, une fois dans la chambre de la question, en quoi serons nous plus avancés ?

— Attendez donc, poursuivit l'Italien. On devait m'appliquer la question de l'eau.

On y renonça. Mais lorsque les juges donnèrent l'ordre de me reconduire dans ma prison, je pus voir le bourreau jeter l'eau préparée à l'avance dans un grand trou circulaire situé non loin du fourneau, et dont l'orifice était caché par des planches.

— Je prêtais l'oreille. Un bruit sourd et prolongé me prouva que cette eau devait tomber à une grande profondeur, j'en conclus que ce trou pourrait bien être quelque citerne abandonnée communiquant avec les fossés de la Bastille. Il s'agissait de s'en assurer.

Aussitôt donc que j'eus découvert la soupente et trouvé le conduit de la cheminée, je n'hésitai pas à m'y glisser. Arrivé à la Chambre des tortures, sans autres difficultés que deux grilles desceller, je courus à ce que je croyais être une citerne, je soulevai le couvercle et je m'y engageai sans hésiter...

— Et vous vous étiez trompé, n'est-ce pas ? interrompit Sainte-Croix, qui écoutait avec une anxiété terrible le récit de son impossible compagnon.

— Non, je ne me trompais pas. Arrivé, non sans périls, au fond de la citerne, j'y trouvai une espèce de canal bas et étroit où crouissait un demi-pied d'une eau puante et vaseuse.

Déjà je me croyais sauvé, je me voyais libre, lorsque au bout

d'une quinzaine de pas, je fus arrêté court par un obstacle imprévu.

Une pierre énorme obstruait le canal en cet endroit, au-dessous, une très petite ouverture laissait seulement un libre écoulement à l'eau.

Hélas ! contre cette masse tous mes efforts se brisèrent, inutilement je m'y ensanglantai les mains.

Enfin je compris que je ne pouvais rester davantage, le jour allait venir ; je remis mon travail à la nuit suivante, et je regagnai mon cachot ; je comptais creuser un passage au-dessous de la pierre. Malheureusement, le lendemain, j'avais un compagnon.

Sainte-Croix frissonna à ces mots, il se rappela la mort étrange de ceux qui jusqu'alors avaient partagé le cachot du terrible empoisonneur.

— Ce prisonnier, reprit Exili après un moment de silence, pouvait m'être un aide précieux.

Mais, avant de lui confier mes espérances, je voulais savoir s'il en était digne ; une imprudence pouvait me coûter la liberté.

— En quoi ? Son désir d'être libre ne devait-il pas être votre sûr garant ?

(A CONTINUER.)

Commencé le 8 Décembre 1881. (No. 102.)

Prière à nos abonnés arriérés de nous faire parvenir par le retour de la malle le montant de leur souscription pour 1881.

INFORMATIONS

Avec ce numéro commencent notre nouveau roman : UNE VENGEANCE DE PEAU-ROUGE. Quoique beaucoup moins long que celui que nous venons de terminer, ce nouvel ouvrage est, croyons-nous, beaucoup plus intéressant, tant par la fertilité des scènes émouvantes qu'il contient, que par l'époque récente où se passe le drame.

Dans le but de faire connaître notre journal, nous expédions cette semaine, comme échantillon, des copies de notre FEUILLETON à différentes personnes qui ne sont pas au nombre de nos abonnés. Afin de leur permettre de se faire une idée de nos ouvrages, sur demande nous ferons parvenir sans aucune charge, les quatre premiers numéros à toute personne qui en fera la demande.

AUX MAÎTRES DE POSTE

Chaque semaine nous expédions un certain nombre d'exemplaires du FEUILLETON ILLUSTRE à différents Maîtres de Poste, en les priant d'avance de les distribuer aux personnes de leur localité respective dans le but de faire connaître notre journal, et par là nous procurer quelques souscripteurs.

LES EDITEURS.

“ LE FEUILLETON ILLUSTRE ”

PARAIT TOUS LES JEUDIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois
UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50

Payable dans le cours des trois derniers mois :
UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75

A L'ÉTRANGER : STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents 10 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE.,

Boite 198, B. de P. Montréal.

4, Rue St. Jacques.